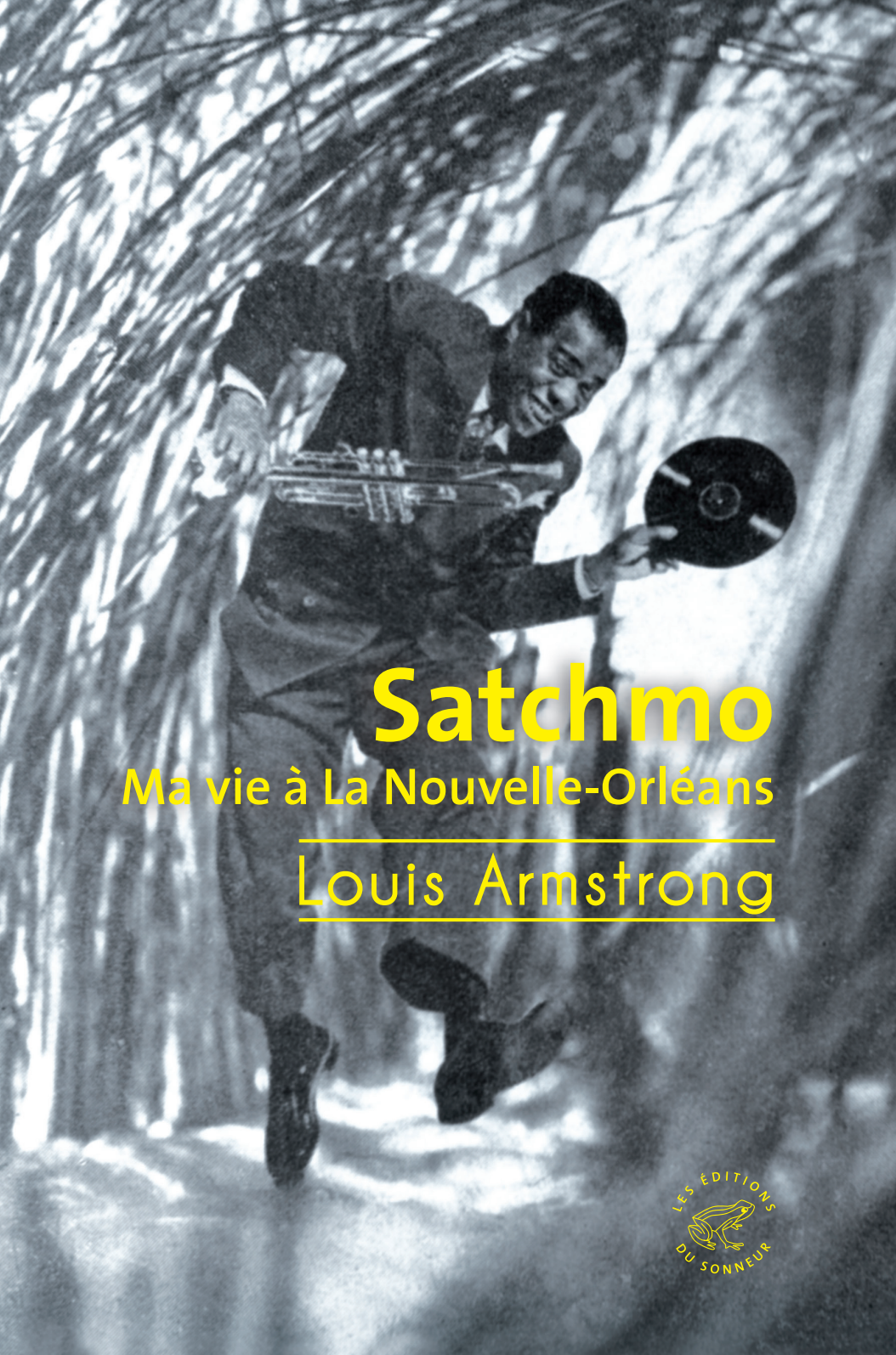




Satchmo

Ma vie à La Nouvelle-Orléans

Louis Armstrong



Satchmo

Ma vie à La Nouvelle-Orléans

Titre original : *Satchmo, My Life in New Orleans*, 1954

© The Louis Armstrong Educational Foundation, Inc.

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-235-6

Dépôt légal : avril 2021

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Photo de couverture : © Courtesy of the Louis Armstrong House Museum

Lecture-correction : Fabienne Texier

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

Satchmo

Ma vie à La Nouvelle-Orléans

Louis Armstrong

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Thierry Beauchamp



CHAPITRE 1

QUAND JE SUIS NÉ, en 1900¹, mon père, Willie Armstrong, et ma mère, May Ann – ou Mayann comme on l'appelait –, vivaient dans une ruelle du nom de James Alley. Elle ne s'étendait que sur un pâté de maisons et se situait dans la partie surpeuplée de La Nouvelle-Orléans connue sous le nom de Back o'Town. C'est l'un des quatre secteurs de la ville, avec Uptown, Downtown et Front o'Town. Chacun de ces quartiers avait ses petites singularités.

James Alley – et non Jane Alley comme certains la désignent – est en plein cœur de ce qui était surnommé le Champ de Bataille parce que les vrais durs y habitaient, et que c'était là qu'ils se battaient et se tiraient dessus plus souvent qu'à leur tour. Dans ce pâté de maisons coincé entre Gravier Street et Perdido Street s'entassait plus de monde que vous n'en avez jamais vu de toute votre vie. Il y avait là des gens d'Église, des joueurs, des combinards,

1. Louis Armstrong est en fait né en 1901, le 4 août, et non le 4 juillet comme il l'écrit plus loin. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

des petits maquereaux, des voleurs, des prostituées et des tas d'enfants. On y trouvait aussi des bars, des *honky-tonks*² et des saloons, et une foule de femmes arpentant le trottoir, prêtes à attirer le pigeon dans leur turne, ainsi qu'elles appelaient leurs chambres.

Mayann m'a raconté que, la nuit de ma naissance, deux types s'étaient tués après avoir échangé de bruyants coups de feu dans James Alley. C'était le 4 juillet, une grande fête à La Nouvelle-Orléans, au cours de laquelle à peu près tout peut arriver. Presque tout le monde célèbre l'événement avec des pistolets, des fusils ou n'importe quelle autre arme à portée de main.

À l'époque de ma naissance, mon père et ma mère résidaient chez ma grand-mère, Mme Josephine Armstrong (bénie soit-elle!), mais ils n'y restèrent pas longtemps. Ils se disputaient si souvent que ce qui devait arriver arriva : ma mère s'en alla, me laissant à la charge de Mamie. Mon père partit vivre avec une autre femme. Ma mère trouva à se loger à l'angle de Liberty Street et de Perdido Street, dans un coin fourmillant de prostituées bon marché qui ne gagnaient pas autant que leurs consœurs de Storyville, le célèbre Quartier rouge de la ville. Ma mère fit-elle le tapin ?

2. Sorte de bars, typiques du sud des États-Unis, où l'on vient écouter de la musique et danser.

Je l'ignore. Si oui, elle veilla à ce que je n'en sache rien. Une chose est sûre : tout le monde, depuis le dévot jusqu'à la petite frappe, la traitait avec le plus grand respect. Elle avait plaisir à saluer le ban et l'arrière-ban, et gardait la tête haute en toutes circonstances. Elle n'envia jamais personne. Je suppose que j'ai dû hériter d'elle ce trait de caractère.

J'avais un an lorsque mon père décrocha un emploi dans une usine de térébenthine près de James Alley, où il travailla jusqu'à sa mort en 1933. Il y resta si longtemps qu'il faisait pratiquement partie des meubles ; il pouvait engager et virer les Noirs trimant sous ses ordres. Après la séparation de mes parents, je ne revis plus mon père avant d'avoir bien grandi, et je n'eus plus aucun contact avec Mayann pendant des années.

Grand-Mère m'envoya à l'école, et se mit à laver et repasser le linge des autres. Quand je l'aidais à livrer les vêtements à ses clients blancs, elle me donnait cinq cents. Comme je me croyais riche ! Les jours où je n'avais pas classe, Grand-Mère m'emmenait avec elle si elle avait de la lessive ou du ménage à faire chez un Blanc. Pendant qu'elle travaillait, je jouais avec les petits garçons blancs dans la cour. Cache-cache était l'un de nos jeux favoris, et c'était toujours moi qui devais me cacher. Et ces gamins, qui étaient futés, me

débusquaient à tous les coups. Ça m'énervait sérieusement. Quand j'étais à la maison ou à l'école, je ne cessais d'espérer que Mamie retournerait vite s'occuper du linge des Blancs pour que je puisse trouver une cachette où ils ne me dénicheront jamais.

Un jour d'été particulièrement chaud, ces garçons blancs et moi nous amusions comme des fous à notre passe-temps habituel et, comme de bien entendu, j'étais celui qui devait se cacher. Je me creusai la tête pour trouver un endroit où me dissimuler. Finalement, mes yeux se posèrent sur Mamie qui frottait dur, penchée au-dessus d'un baquet. La fente dans le dos de sa robe mission était entrouverte. Cela me donna une idée. Je me ruai vers elle et me glissai sous ses jupons avant que les gamins aient pu deviner où j'étais passé.

Pendant un long moment, je les entendis courir autour de moi en répétant :

– Mais il est où ?

À l'instant précis où ils allaient s'avouer vaincus, je sortis la tête par la fente et lâchai :

– Pffff!

– Ah, te voilà ! On t'a trouvé ! crièrent-ils.

– Nan, messieurs ! répliquai-je. Vous m'auriez jamais découvert si j'avais pas sorti ma tête !

J'adorais ma grand-mère depuis que j'étais bébé. Elle consacra l'essentiel de son temps à m'élever, et à m'apprendre à distinguer le bien et le mal. Chaque fois que je faisais une bêtise, elle considérait que je méritais d'être fouetté et m'envoyait chercher une branche du grand et vénérable lilas des Indes de la cour.

– Tu as été un vilain garçon, disait-elle. Je vais te donner une bonne correction.

Des larmes plein les yeux, je me dirigeais vers l'arbre et en revenais avec le plus petit rameau possible. Généralement, Grand-Mère éclatait de rire et me laissait filer. Cependant, les jours où elle était vraiment en rogne, elle me flagellait pour toutes mes bêtises des semaines précédentes. Mayann devait avoir adopté son système, car lorsque j'habitais avec elle, des années plus tard, elle agissait exactement de la même façon.

Je me souviens également très bien de mon arrière-grand-mère. Elle vécut jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans. Je lui suis probablement redevable de mon énergie. À cinquante-quatre ans, je me sens encore comme un jeune homme frais émoulu de l'école, impatient de voir le monde pour jouir pleinement de la vie avec ma trompette.

En ce temps-là, bien sûr, je n'aurais pas fait la différence entre une trompette et un peigne. J'allais régulièrement à

l'église, car ma grand-mère, comme mon arrière-grand-mère, était chrétienne et, à elles deux, elles parvenaient à me faire aller à l'école, ainsi qu'à l'église et au catéchisme – deux occasions lors desquelles je chantais beaucoup. J'imagine que ce fut ainsi que j'acquis ma technique.

Je prenais part à toutes les activités de l'école. J'étais apprécié des enfants comme des institutrices, sans jamais chercher à être le chouchou des maîtresses. Toutefois, même dans ma prime jeunesse, je faisais tout consciencieusement. À l'église, je mettais tout mon cœur dans chacun des hymnes que je chantais. Je suis toujours très croyant et me rends à l'église dès que j'en ai l'occasion.

Au bout de deux ans, mon père quitta la femme avec qui il vivait et revint auprès de Mayann. Le résultat : ma sœur Beatrice, qui fut plus tard surnommée Mama Lucy. J'habitais avec ma grand-mère au moment de sa naissance et je ne la vis pas avant mes cinq ans.

Un été, il y eut une terrible sécheresse. Il n'avait pas plu depuis des mois, et l'on ne trouvait plus une goutte d'eau. En ce temps-là, on avait de grandes citernes dans les cours pour collecter l'eau de pluie. Lorsqu'elles étaient pleines, il n'y avait aucune restriction. Mais, cet été-là, elles étaient vides, et tout le monde s'affola dans James Alley. Les écuries de la maison d'arrêt au coin de James Alley et de Gravier

Street nous sauvèrent la mise. Elles disposaient d'eau et les conducteurs nous autorisèrent à venir y emplir des tonneaux de bière vides.

La prison se situait devant les écuries et occupait tout un pâté de maisons. Des condamnés y étaient envoyés pour purger des peines de « trente jours à six mois ». Ils étaient chargés de nettoyer les places des marchés aux quatre coins de la ville et étaient transportés dans de grands fourgons. Ceux qui se pliaient à ce travail voyaient leurs peines réduites de trente à dix-neuf jours. À l'époque, La Nouvelle-Orléans avait de beaux et grands chevaux pour tirer les fourgons de la police et les paniers à salade. J'aimais regarder ces bêtes et rêvais de pouvoir en monter une. Et je finis par y arriver. Bon sang que j'étais excité!

Un jour que je récupérais de l'eau avec nos voisins de James Alley, une vieille dame – une amie de Mayann – rendit visite à ma grand-mère pour lui dire que ma mère était très malade et qu'elle et mon père avaient de nouveau rompu. Mayann ignorait où mon père se trouvait ni s'il reviendrait. Il l'avait laissée seule avec son bébé – ma sœur Beatrice (ou Mama Lucy) –, et il n'y avait personne pour s'occuper d'elle. La vieille dame demanda à Grand-Mère si elle acceptait que j'aide Mayann. N'écoutant que son grand cœur, Mamie donna aussitôt son accord. Les

yeux embués de larmes, elle me fit enfiler mes petits vêtements.

– Je ne supporte pas l'idée de ne plus t'avoir à l'œil, dit-elle. Je me suis tellement habituée à toi.

– Moi aussi je suis triste de te quitter, Mamie, répondis-je, la gorge nouée. Mais je reviendrai vite, j'espère. Je t'aime tant, Mamie. Tu as été si gentille et si bonne pour moi, tu m'as appris tout ce que je sais : comment prendre soin de moi, comment faire ma toilette et me brosser les dents, comment ranger mes affaires, comment prêter attention aux personnes âgées.

Elle me tapota le dos, essuya ses yeux, puis les miens. Après quoi, elle me poussa très doucement vers la porte pour me dire au revoir. Elle ne savait pas quand je reviendrais. Moi non plus. Mais ma mère étant malade, elle sentait que je devais me rendre à son chevet.

La dame me prit par la main et m'emmena à pas lents. Une fois dans la rue, j'éclatai violemment en sanglots. Tant que nous fûmes dans James Alley, je pus voir Mamie Josephine qui agitait la main pour me dire au revoir. Nous tournâmes à l'angle de la rue pour attraper le tramway de Tulane Avenue, juste devant la maison d'arrêt. Je continuais de renifler lorsque la femme me força à regarder l'énorme bâtiment.

– Écoute-moi bien, Louis, dit-elle. Si tu ne cesses pas immédiatement de pleurer, je vais te faire enfermer dans cette prison. C'est là qu'on garde les hommes et les femmes qui sont méchants. Tu ne veux pas y aller, n'est-ce pas ?

– Oh, non, madame.

En voyant la taille de l'édifice, je songai : « Je ferai peut-être mieux d'arrêter de pleurer. Après tout, je ne connais pas cette femme et elle pourrait bien être capable de faire ce qu'elle dit. On ne sait jamais. »

Je séchai aussitôt mes larmes. Le tramway arriva et nous montâmes à bord.

Ce fut ma première expérience de ségrégation raciale. J'avais tout juste cinq ans et n'avais jamais pris le tramway. J'embarquai le premier et me dirigeai droit vers l'avant du véhicule sans prendre garde aux écriteaux sur les sièges des deux côtés de l'allée : RÉSERVÉ AUX PASSAGERS DE COULEUR. Pensant que la dame me suivait, je m'installai à l'avant. Comme elle n'arrivait pas, je me retournai pour savoir ce qui se passait, mais elle avait disparu. Je fouillai du regard l'arrière du wagon et l'aperçus tout au fond qui m'adressait des signes frénétiques de la main.

– Par ici, petit ! cria-t-elle. Viens t'asseoir à ta place !

Je croyais qu'elle plaisantait, aussi ne bougeai-je pas, histoire de faire le malin. Qu'est-ce que cela pouvait me faire

où elle s'asseyait ? Soudain, elle fonça vers moi et m'arracha de mon siège. Vive comme l'éclair, elle m'entraîna à l'arrière du tramway et me poussa vers l'une des places libres. Ce fut alors que je vis les pancartes : RÉSERVÉ AUX PASSAGERS DE COULEUR.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

– Pose pas tant de questions ! Ferme-la, petit idiot !

Ces écriteaux des trams de La Nouvelle-Orléans étaient tout de même bizarres. Plus tard, nous autres, gamins de couleur, en rigolions lorsque, devant l'entrée de l'aire de pique-nique ou dans Canal Street le dimanche soir, nous montions dans un wagon dans lequel il se trouvait que nous étions beaucoup plus nombreux que les Blancs. Sans réfléchir, nous prenions d'assaut les lieux et occupions jusqu'aux places de devant si nous le voulions. Cela faisait du bien de s'installer là de temps à autre. Nous nous sentions un peu plus importants que d'habitude. Je ne peux pas expliquer pourquoi exactement. Peut-être était-ce parce que nous n'étions pas supposés nous asseoir là.

Quand le tramway s'arrêta à l'angle de Tulane Street et de Liberty Street, la dame dit :

– Eh bien, Louis. C'est ici que nous descendons.

En quittant le wagon, je tournai aussitôt les yeux vers Liberty Street. Une foule déambulait dans les deux sens

jusqu'à perte de vue. On dirait James Alley, songeai-je sur le moment, et, si Mamie n'y avait pas habité, ma rue ne m'aurait pas beaucoup manqué.

Cependant, je gardai ces réflexions pour moi tandis que nous remontions les deux pâtés de maisons qui nous séparaient de l'endroit où vivait Mayann : une pièce unique au fond d'une arrière-cour où elle cuisinait, lavait et repassait le linge, et s'occupait de ma petite sœur. Ma première impression fut si vive que je m'en souviens comme si c'était hier. Je ne sus quoi penser. Tout ce dont j'étais sûr, c'était que je me trouvais avec Maman et que je l'aimais autant que Mamie. Ma pauvre mère était couchée là, sous mes yeux, et semblait très, très malade... Oh, mon Dieu, un sentiment très bizarre s'empara de moi et j'eus de nouveau envie de pleurer.

– Alors tu es venu voir ta mère ? dit-elle.

– Oui, Maman.

– J'avais peur que ta Mamie ne te laisse pas partir. Après tout, je me rends bien compte que je n'ai pas fait tout mon possible pour toi. Mais Maman va se rattraper, mon fils. S'il n'y avait pas eu ton bon à rien de père, les choses se seraient mieux passées. J'essaie de faire du mieux que je peux. Je suis toute seule avec mon bébé. Tu es encore jeune, mon fils, et tu as un long chemin devant toi. N'oublie jamais :

personne vient te donner quoi que ce soit quand tu es malade. Alors arrange-toi pour rester en bonne santé. Même sans argent, tu peux toujours compter sur ta santé. Je veux que tu me promettes de te purger au moins une fois par semaine aussi longtemps que tu vivras. Promis?

– Oui, Maman, dis-je.

– Bien! Alors apporte-moi les pilules qui sont dans le tiroir du haut de la commode. Elles sont dans la boîte sur laquelle est écrit Coal Roller Pills³. Ce sont de petites pilules noires.

Elles ressemblaient aux Carter's Little Liver Pills⁴, sauf qu'elles étaient bien trois fois plus noires. Après avoir avalé les trois que m'avait tendues ma mère, la femme qui m'avait amené dit qu'elle devait s'en aller.

– Maintenant que ton fils est là, il faut que je rentre préparer le dîner de mon vieux.

Après son départ, je demandai à Maman si je pouvais lui être utile.

– Oui, répondit-elle. Regarde sous le tapis et récupère les cinquante cents. Va chez Zattermann, dans Rampart Street, et prends-moi une tranche de viande, une livre de haricots

3. Pilules laxatives.

4. Cette marque proposait des pilules miracle contre la migraine, la constipation, etc.

rouges et une de riz. Arrête-toi à la boulangerie de Stahle et achète deux miches de pain pour cinq cents. Et reviens vite, mon fils.

C'était la première fois que je m'aventurais en ville sans être surveillé par ma grand-mère et j'étais fier que ma mère ait assez confiance en moi pour me laisser aller jusqu'à Rampart Street. J'étais décidé à suivre ses instructions à la lettre.

Une fois sorti de l'arrière-cour, je me retrouvai devant l'immeuble, sur le trottoir, face à six morveux en guenilles. Je les saluai avec un large sourire.

Après tout, je venais d'un coin mal famé où j'avais déjà croisé pas mal de petits durs. Mais, dans James Alley, on apprenait aux garçons à bien se tenir et à respecter les autres. Tout le monde disait bonjour et bonsoir, prononçait le bénédicité avant les repas et faisait ses prières. Naturellement, je pensais que la totalité des gosses recevait la même éducation partout.

Quand ils virent à quel point j'étais propre et bien habillé, ils se regroupèrent autour de moi.

- Eh, toi! T'es un fils à sa maman? demanda l'un d'eux.
- Un fils à sa maman? Ça veut dire quoi? m'enquis-je.
- Ouais, c'est bien c'que t'es. Un fils à sa maman.
- J'comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire?

Une grosse brute surnommée One Eye Bud s'approcha tout près de moi et se mit à examiner mon petit costume blanc à la Lord Fauntleroy et mon col à la Buster Brown⁵.

– Alors tu comprends pas, hein? Eh ben, c'est trop bête.

Puis il ramassa une grosse poignée de boue et la jeta sur ma tenue que j'aimais tant (je n'en avais que deux). Les autres petits garçons aux visages sales, aux jambes cendrées, s'esclaffèrent tandis que je restai figé, maculé de gadoue et si dérouté que je ne savais comment réagir. J'étais jeune, mais j'avais conscience que le rapport de force n'était pas en ma faveur. Si je me lançais dans une bagarre, je me doutais que je serais battu.

– Qu'est-ce qui va pas, le fils à sa maman? Ça t'plaît pas? me demanda One Eye Bud.

– Nan, ça m'plaît pas.

Et avant même de m'en rendre compte, et sans qu'aucun d'eux ne s'y attende, je lui sautai dessus et frappai le petit morveux au menton. J'avais si peur que je cognais de toutes mes forces. Je le fis abondamment saigner du nez et des lèvres. Ces gosses furent si ébahis de ma réaction qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, One Eye Bud en tête. J'étais

5. Le petit Lord Fauntleroy est le personnage du roman éponyme de Frances Hodgson Burnett, paru en 1885. Il est l'archétype du petit garçon bien élevé. Personnage de bande dessinée créé par Richard Felton Outcault en 1902, Buster Brown est issu de la haute bourgeoisie. Il est toujours attifé d'un col blanc.

trop sidéré pour les poursuivre – et d’ailleurs, je n’en avais pas envie.

Je craignais que Mayann n’entende le raffut et se fasse mal en essayant de se lever. Heureusement, il n’en fut rien, et je partis faire mes courses.

À mon retour, la chambre de Maman était pleine de visiteurs : une foule de cousins que je n’avais jamais rencontrés auparavant. Isaac Miles, Aaron Miles, Jerry Miles, Willie Miles, Louisa Miles, Sarah Ann Miles, Flora Miles (qui était encore un bébé) et mon oncle Ike Miles étaient tous impatients de rencontrer leur cousin, ainsi qu’ils le formulèrent.

– Louis, dit ma mère, je veux que tu fasses connaissance avec des membres de la famille.

Ça alors ! me dis-je. Tous ces gens sont donc mes cousins ?

L’oncle Ike était le père de tous ces gamins. Sa femme, qui était morte, les avait laissés à sa charge, et il s’en tirait bien. Pour subvenir à leurs besoins, il déchargeait les bateaux sur la digue. Il ne gagnait pas beaucoup, et son travail était irrégulier mais, d’une manière ou d’une autre, il réussissait à nourrir et vêtir ses enfants. Il vivait dans une seule pièce avec toute sa marmaille et, par je ne sais quel tour de passe-passe, il parvenait à tous les y faire tenir. Il en mettait le plus grand nombre possible dans le lit et les autres dormaient à même le sol. Dieu bénisse mon oncle Ike. Sans lui, je me

demande ce que Mama Lucy et moi serions devenus car, lorsque Mayann éprouvait le besoin d'aller faire un tour en ville, il nous arrivait de ne plus la voir pendant des jours et des jours. Dans ces cas-là, elle nous confiait toujours à l'oncle Ike.

Chez lui, je dormais entre Aaron et Isaac, et Mama Lucy entre Flora et Louisa. Parce que ses enfants étaient trop paresseux pour faire la vaisselle, nous mangions directement dans des casseroles en fer-blanc achetées par l'oncle Ike. Ils préféraient casser les assiettes en porcelaine plutôt que d'avoir à les nettoyer.

L'oncle Ike avait bien du pain sur la planche avec tous ces marmots. Ils ne valaient pas mieux que tous ceux que j'avais déjà croisés, mais cela ne nous empêcha pas de grandir tous ensemble.

Comme je l'ai déjà mentionné, ma mère nous poussa toujours à nous purger, Mama Lucy et moi.

– Une petite purge une ou deux fois par semaine permet d'éliminer un tas de symptômes et de germes venus de nulle part qui finissent par s'agglutiner dans votre estomac, avait-elle coutume de dire. On a pas les moyens de se payer des docteurs à cinquante cents ou un dollar.

Avec cet argent, elle concoctait à la place des plats à base de riz et de haricots rouges et, grâce à ce régime, nous

n'étions jamais malades. Bien sûr, les gamins qui grandissaient dans mon coin de La Nouvelle-Orléans allaient pieds nus presque tout le temps. Il nous arrivait donc de marcher sur un clou, un éclat de bois ou de verre. Mais nous étions jeunes, en bonne santé et si coriaces que même une petite chose comme le tétanos ne s'attardait pas longtemps chez nous.

Dans ces cas-là, Maman se rendait avec plusieurs de ses voisines le long de la voie ferrée pour emplir de passera-ges leurs paniers. Puis elles faisaient bouillir ces herbes jusqu'à obtenir une substance gluante qu'elles étalaient sur nos blessures. Et deux ou trois heures plus tard, nous autres, les enfants, quittions le lit et retournions jouer dans la rue comme si rien ne s'était passé.

Ainsi que le rappelle le dicton : « Dieu protège les innocents », car songez à tous les dangers auxquels nous étions exposés à tout instant. Dans notre quartier, il y avait toujours des maisons en cours de démolition ou de construction, et elles étaient pleines de détritrus du genre boîtes de conserve, clous, planches, tessons de bouteilles, vitres brisées... Nous allions souvent y jouer, entre autres « à la guerre » qui était alors omniprésente au cinéma. Bien sûr, nous ignorions tout d'elle, mais cela ne nous empêchait pas de nous attribuer divers grades. One Eye Bud s'auto-

proclama général des armées. Il me nomma sergent-chef. Lorsque je lui demandai ce que j'étais censé faire, il me répondit que, chaque fois qu'un homme était blessé, je devais aller le secourir sur le champ de bataille.

Un jour que je prêtais main-forte à un camarade qui se trouvait dans de sales draps, un morceau d'ardoise tomba du toit et atterrit sur ma tête. Je fus assommé, et la plaie fut telle que j'attrapai le tétanos. Une fois qu'on m'eut ramené à la maison, Mayann et Mama Lucy s'empressèrent de faire bouillir des herbes et des racines qu'elles m'appliquèrent sur le crâne. Puis elles me donnèrent un verre d'eau laxative. Pluto, me mirent au lit et veillèrent à ce que je transpire abondamment toute la nuit. Le lendemain matin, je repris le chemin de l'école comme si de rien n'était.



Achevé d'imprimer en avril 2021,
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery,
58500 Clamecy.
Numéro d'imprimeur : ???????.

Cet ouvrage est imprimé, pour la couverture,
sur du Munken Polar Rough 300 g
et, pour l'intérieur, sur papier bouffant Munken Print White 90 g,
provenant de la gestion durable des forêts.